

JE SUIS LE SUICIDE

Je suis le suicidé fatal à la folle destinée, je suis le misérable délaissé, sublimé par un passé de trépassé, de sangs mêlés, de crimes profanés, de violences répétées, je suis le suicidé des jurés, sans félicité, brisé, abimé, encombré par les passages à vide, bloqué, écorché, râpé par une fascination mortifère archaïque, envahi par une surcharge de paradis perdus, habité par une absence de perspectives, mon regard se tourne, je suis éboulé dans une reconstruction chimérique, effondré sous un embarras d'ignorances, rongé par un amas de médisances, affalé sous l'inaccessibilité de la simplicité, rongé par ma nature singulière et complexe, tirillé vers un faisceau de fibres toxiques, aimanté par des drames imposés, le silence des deuils cachés, le rejet des vivants installés, identifiables et classables dans l'espace sociétale et temporel, sans quêtes de vie épurée, sans tentatives de réclusion, sans perception du passage du temps, du regard des vieux, du vide des morts, ils ne connaissent ni mes absences de peurs, de joies, de vanité, ni ma mélancolie gluante, ni ma soif d'excès ; ma rigueur les dépasse, enfoui dans la création je deviens l'arbrisseau perdu dans la forêt des bons

sentiments, la distance s'est posée et imposée d'eux à moi et vice-versa, mon sens de la permanente différence s'accroît, mon sentiment d'être à part dans ma sociabilité déborde, l'intérêt porté par les uns, le mépris par les autres, les incompréhensions mutuelles me pèsent ; mon passé reconstitué, mon passé emprisonné, mon passé redondant, mon passé oppressant, mon passé de destiné m'inonde ; il s'accroche au plafond, se met en boîte et toque sur mes claviers, je suis alourdi par une surdose d'énergie et je me sens couler sous les algues de superfluités sensorielles, sexuelles, affectives, sensuelles, intellectuelles ; je m'encombre, je me brise, je me détruis du rejet, de l'oubli, du mépris, des confusions des uns, des fascinations des autres, aspiré par la promiscuité des opprimés, des victimes, des artistes, des toqués, des discriminés, des désaxés, je suis aseptisé de solitudes à peine tristes dans les liesses collectives, de fêtes calendaires, de fêtes de rue, de fêtes de famille, de fêtes religieuses, heureux d'en être et de ne pas en être, ces liesses m'ont joué des tours, et j'en ai fait le tour, je me fiche de consommer, de dépenser, de voyager, de flamber, d'accumuler, je ne suis pas consumériste, avoir ou ne pas avoir ce n'est pas ma question, mes multiples flirts avec la vie ou l'humanité ne m'ont pas assouvi, ne m'ont pas épanoui, je joue mal et je suis mal compris, mon corps se fatigue, se distend, se fragilise, se brise, mes sourires se gâtent, mes regards s'assombrissent, mes blagues font des flops, des flips, des flaps et puis s'en vont, uez engagements font des frics, des fracs, des buzz et puis se lâchent, je me cache, je me frappe, je me casse, je me fiche de tout et tous se fichent de moi ; je connais toutes les musiques, tous les chemins, toutes les rues des citadins, toutes les coutumes des

urbains, tous les us des riverains, je connais toutes les saisons, toutes les options, villégiature ou farniente, boissons ou gueuletons, festivals ou réclusion, ostentations ou privations, orgies ou ascèses, hyper actions ou lévitations, révélations ou publications ; mes secrets inaudibles trépassent sur mes chagrins oubliés, et je pars avec mes rôles sociaux mal interprétés, n'ayant pas su les jouer, les propager, les transmettre, les transformer, les ériger en transcendance ; je suis le suicidé de la Dame à la Licorne, vieille carte postale du musée Cluny acquise et gardée des années durant, trimbalée dans une boîte en fer, une boîte à sucre, du jardin du Luxembourg à Barcelone, de Ziguinchor à Barbès, fixé sur les sons silencieux des animaux aux abois, lapins ou chiens, singes ou lions, ils épient, ils écoutent, ils captent le point d'orgue renvoyé en échos dans leur nature en émoi depuis le haut Moyen-Age, depuis la nuit des temps : chacun a une place, immuable, et moi immuable de longue date, je n'ai plus de place nulle part, je m'isole, je regarde de mes fenêtres les lumières de leurs fourmilières, j'écoute leurs vents contraires s'engouffrer dans les arbres du haut de mon donjon, ils annoncent la tempête du désarroi de mon départ, ils annoncent la compassion bien pensante ; j'entends les moteurs de leurs voitures en enfilage saccadée, ils passent le long du boulevard des morts des 7 janvier et 13 novembre 2015, le bitume est mouillé, un troisième son plus doux s'infiltré entre celui des moteurs et des vents, il insinue le flot des âmes errantes, le ressac du bon souvenir, tel l'eau coulant sous les jardins à la Seine, cette mélancolie secrète et souterraine me submerge sans cesse. Taire ses morts, ses peines, faire sang blanc devant tant de tristesse enfouie, tant de normalité masquée ; je blesse en toute conscience

les Variations sur le thème de l'esprit¹, puis j'écoute en toute certitude les derniers appels de Kurt Cobain et je m'envole vers le gardéal du fond de l'eau, je rejoins Virginia Wolf, je tombe sous les mitrailles, Gérard de Nerval, Hemingway m'appellent, mes combats contre les assassins, les guerriers, les fanatiques, les caciques, les fascistes s'éteignent, j'oublie les Stephan Zweig, les militants, mes amants, mes amours, je rejoins Trotski, je rejoins mes aïeux, je me fonds en résistance, j'implore mes rares merveilles du monde, je les supplie d'apaiser leur vie, pour apaiser la mienne.

Je vous demande pardon.

¹ Robert Schumann (Geisterthema) 1954